

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 DECEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : En cage, par Eliza.—Les gouverneurs de Montréal, par E. Z. Massicotte.—Galerie Canadienne : Portrait et biographie de feu M. l'abbé Dorion ; M. le chevalier et madame Muir.—L'origine des étrennes.—L'année nouvelle.—Nos primes : liste des réclamants.—Récréation de la famille.—Feuilleton. suite.

GRAVURES : Le Temps présentant l'année nouvelle.—Portraits de M. le chevalier et de madame Muir.—Vue du Couvent de Notre-Dame des Laurentides.—Le jour de l'An au matin : Au nom du Père.....—Portrait de feu M. l'abbé Dorion.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Heureusement que ceci s'est passé *entre-nous*, car en vérité ce serait à renoncer à écrire, si mes causeries devaient toujours être massacrées comme l'a été la dernière.

Le service de la poste est fait d'une manière si étrange, entre Québec et Montréal, que ma copie partie de la capitale le vendredi soir, n'est arrivée à Montréal que le mardi suivant, et l'on dit que le siècle marche ! c'est possible, mais pour la poste, elle va comme les écrevisses, et moins pudibonde que ces dernières, elle n'en rougit même pas....

C'est ainsi que deux colonnes au moins, n'ont pas paru, et que ma chronique, tout en ayant une tête et une queue, n'a pas de corps et c'est ce que, par une bizarrerie de la langue française, on appelle un article sans queue ni tête.

Je voulais vous parler de Stanley, j'y tiens même beaucoup, et c'est pourquoi je reproduis aujourd'hui, une partie de ce qui a paru dans le dernier numéro.

* * De son vrai nom, Stanley s'appelle John Rowlands ; alors que beaucoup le croient Américain, il est en réalité Anglais, né en 1840, à Denbigh, dans le pays de Galles, d'une mère si pauvre, que la malheureuse femme fut obligée de placer ce fils qu'elle chérissait à l'hospice des enfants de St-Asaph ; et c'est là que le jeune Rowlands reçut sa première instruction, et, à cette époque déjà, son caractère se dessinait ; il était ombrageux, peu communicatif, très susceptible, doué d'une volonté de fer et d'une humeur inflexible.

A treize ans, il se prit de passion pour les grands voyages, et n'eût qu'un but : gagner Liverpool pour de là partir pour l'inconnu.

Il s'enfuit, et arriva à pied au port qu'il avait choisi.

Arrivé à Liverpool, il ne trouva pas à s'enrôler

à bord d'un vapeur comme il l'espérait ; il eut des moments de désespoir fou ; mais, sans se laisser abattre, il résolut de travailler pour amasser la somme nécessaire à son passage ; et, pendant près de trois ans, cet enfant fit le dur métier de déchargeur de navires.

Au bout de ces trois années de travail, il se passa enfin un événement qui lui permit de partir.

* * Par une froide et triste soirée de décembre, dit M. Burdo, sous le porche de la maison d'un entrepositaire, au milieu de tonneaux d'huile et de couleurs, un jeune garçon était accroupi, songeur ; à la clarté du bec de gaz qui flambait dans le couloir où le vent en s'engouffrant faisait rage, l'enfant comptait et recomptait dans sa main quelques pièces d'argent ; et chaque fois que trébuchait la dernière, il y avait dans ses yeux, dans son geste, dans tout son être, comme un désespoir poignant.

—Ce n'est pas assez, murmurait-il ; il manque près d'une livre ! Jamais je ne gagnerai cela d'ici à demain ! Et pourtant, j'ai quitté mon gîte ce matin pour n'avoir pas à payer ma nuit.

Il fit une pause.

—Ah ! c'est que j'espérais travailler davantage aujourd'hui, continua-t-il avec un gros soupir ; mais, par ce brouillard, les navires n'ont pas pu entrer dans le port, et il n'y a pas eu grand'chose à gagner pour les petits débardeurs !

Son regard devint dur et fixe :

—Et pourtant, c'est demain qu'il part pour la Nouvelle-Orléans ?

L'enfant avait pris son front dans ses deux mains, et de ses doigts crispés il semblait vouloir pétrir sa tête pour en faire jaillir la solution d'un problème ardu. Soudain, il se redressa, et, d'un air crâne :

—Je partirai quand même ! dit-il simplement.

Et là-dessus, avec ce calme que donne une résolution inébranlable qui met fin à tout enfantement nouveau de l'esprit, il s'étendit par terre, ferma les yeux, et s'endormit profondément avec un tonnelet de céruse pour oreiller.

Le lendemain, de bonne heure, il était au port, et, s'adressant au patron d'un navire en partance pour la Nouvelle-Orléans :

—Je voudrais m'enrôler parmi vos hommes d'équipage, demanda-t-il.

—Il est au complet, mon équipage, fit le capitaine d'un ton bourru.

—C'est que, voici, monsieur, je veux aller à la Nouvelle-Orléans ; alors, j'ai pensé que peut-être me permettriez-vous de suppléer à cela par mon travail ; je me mettrai à n'importe quelle besogne ; le voulez-vous ?

Le capitaine allait l'envoyer au diable quand, levant les yeux sur ce voyageur en herbe, il fut frappé de son air intelligent et décidé ; il eut un moment d'hésitation, puis, appelant le quartier-maître :

—Enrôlez-moi ça comme mousse, ordonna-t-il.

Et le jeune garçon s'en alla à la Nouvelle-Orléans, gagnant son passage et son pain au rude labeur de marin.

Ce pauvre diable qui, à seize ans, couchait à la belle étoile dans les rues de Liverpool, ce courageux enfant qui déjà travaillait comme un homme, cet être remuant et énergique que piquait la tarentule des voyages, c'était Stanley, le futur explorateur qui, plus tard, allait attacher son nom aux plus grandes épopées géographiques de notre époque.

* * A la Nouvelle-Orléans, il rencontra les premiers déboires et les misères qui attendent tout européen à son arrivée. Il en est de même, du reste, dans tous les pays, et ce ne sont que ceux qui ont assez de courage et d'énergie pour lutter, qui parviennent à conjurer le mauvais sort.

Ce n'était ni l'énergie ni le courage qui manquait au jeune Rowlands, et, après avoir longtemps cherché un emploi qui lui donnât du pain, "il le trouva, ajoute M. Burdo, chez un négociant nommé Stanley, à qui sa figure décidée et son caractère déterminé inspirèrent, sans doute, une grande confiance, car d'emblée il se vit accepté comme commis ; bientôt, par son intelligence et son activité, il gagna les bonnes grâces et la sympathie de son patron, qui l'éleva successivement

aux plus hauts emplois et finit même par l'adopter".

Telle fut l'origine du nom de Stanley.

Malheureusement son protecteur mourut tout à coup, sans avoir fait de testament, et Stanley se retrouva sur le pavé avec plus d'expérience, sans doute, mais à coup sûr avec aussi peu d'argent que le jour de son débarquement.

Bientôt, en 1861, éclate la grande guerre de sécession, Stanley entre dans l'armée confédérée, est fait prisonnier, et se trouve près d'être fusillé, quand il s'évade. Un peu plus tard, il s'engage comme simple matelot dans la marine fédérale, parvient au grade d'enseigne de vaisseau, et fait ainsi campagne jusqu'en 1865.

A la fin de la guerre il donne sa démission, et entre comme reporter au *Missouri Democrat* et au *New-York Tribune*, où ses comptes rendus attirèrent l'attention de M. Gordon-Bennett, l'archimillionnaire propriétaire du *New-York Herald*, qui se l'attacha en qualité de correspondant-voyageur, aux appointements de \$4,000 par an.

Le journalisme rapporte plus aux Etats-Unis qu'en Canada !

* * M. Burdo nous raconte ainsi la première entrevue qui eut lieu entre Stanley et Gordon Bennett (qui n'avait pas encore vu son reporter, bien qu'il fit partie de la rédaction de son journal depuis deux ou trois ans déjà).

Dans la nuit du 17 octobre 1869, Stanley descendait au Grand Hôtel, à Paris, et s'en allait directement frapper à la porte de la chambre de James Gordon Bennett.

—Entrez, dit une voix.

Bennett se trouvait au lit.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—Stanley.

—Ah ! oui ; prenez un siège. Je vous ai télégraphié à Madrid, de venir me trouver ; j'ai pour vous une mission importante.

Tout en parlant, il se levait, jetait sa robe de chambre sur ses épaules, et, continuant :

—Où pensez-vous que soit Livingstone ?

—Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

—Croyez-vous qu'il soit mort ?

—Possible que oui, possible que non.

—Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

—A la recherche de Livingstone ! mais c'est aller au centre de l'Afrique ! est-ce là ce que vous entendez ?

—J'entends que vous partiez, que vous le retrouveriez n'importe où il soit, que vous rapportiez de lui toutes les nouvelles possibles, et, qui sait ?... le vieux voyageur est peut-être dans le besoin ; prenez avec vous tout ce qui pourra lui être utile. Naturellement, vous suivrez vos propres idées ; faites comme bon vous semblera, mais retrouvez Livingstone.

—C'est bien, monsieur. Dois-je aller directement en Afrique Centrale ?

—Non. Vous assisterez d'abord à l'inauguration du canal de Suez ; de là, vous remonterez le Nil ; j'ai entendu dire que Baker allait partir pour la haute Egypte, informez-vous de son expédition. Vous ferez bien, après cela, d'aller à Jérusalem ; le capitaine Warren fait là-bas, dit-on, des découvertes importantes ; puis à Constantinople, où vous vous renseignerez sur les dissentiments qui existent entre le Sultan et le Khédivé. Après... voyons un peu... Vous passerez par la Crimée, où vous visiterez les champs de bataille ; puis vous suivrez le Caucase jusqu'à la mer Caspienne ; on dit qu'il y a une expédition russe en partance pour Khiva. Ensuite, vous gagnerez l'Inde en traversant la Perse ; vous pourrez écrire de Persépolis une lettre intéressante. Bagdad sera sur votre passage, adressez-nous quelque chose sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate et quand vous serez dans l'Inde, embarquez-vous pour rejoindre Livingstone en Afrique. A cette époque vous apprendrez sans doute qu'il est en route pour Zanzibar ; sinon, allez dans l'intérieur et cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé. Informez-vous de ses découvertes ; enfin, s'il est mort, rapportez-en des preuves certaines. Maintenant, bonsoir, et que Dieu soit avec vous !

—Bonsoir, monsieur. Tout ce que l'humaine